JAB 1000 Lausanne 9

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 20.– au CCP 10–220 94–5

L^A D^ISTINCTION

Sociale — Politique — Littéraire
Artistique — Culturelle — Culinaire

70

13 février 1999
paraît six fois par an
douzième année

«Strč prst skrz krk!»
(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

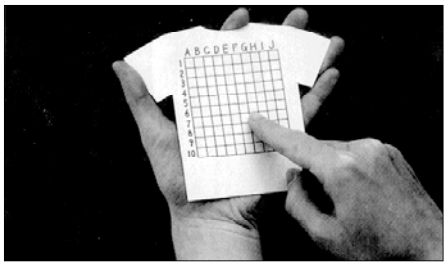
Japon à savoir

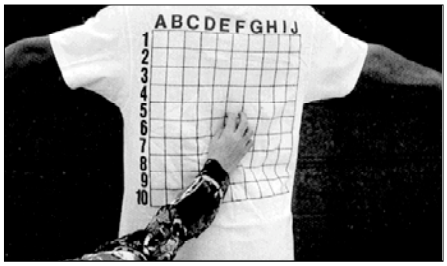
Objets de dernière nécessité

LE pays qui fit don à la planète du tamagotchi se devait de donner naissance à la théorie la plus avancée en matière de colifichets.

Les choses de Pérec était une tentative littéraire de rendre compte de l'invasion de notre univers mental par les bidules et les machins; les divers volumes du *Catalogue des objets introuvables* de Carelman essayaient d'éterniser la poésie des gravures de la Manufacture française d'Armes et Cycles de Saint-Étienne; voici maintenant la philosophie orientale du *chindogu*, par Kenji Kawakami.

Attention, il ne s'agit pas de se gausser de vulgaires *gadgets*, simplement grotesques, comme le faux natel destiné à épater la galerie. Le véritable objet sans objet, que nous appellerons désormais *nôbjet* (en hommage au théâtre traditionnel nippon), doit être conforme aux dix principes du *chindogu*, vénérés et protégés par une association internationale (1).





Le T-shirt pour se faire gratter dans le dos avec précision.

Le *nôbjet* sera tout à la fois réel et inutile: on ne se contentera pas de le rêver, mais il sera fabriqué, avec des matériaux généralement vulgaires (grand usage du caoutchouc, du nylon et du laiton). Aucune utilité, fût-elle marginale (humoristique, dénonciatrice, culturelle ou sectaire, par exemple), ne pourra servir à justifier son existence. Tout *nôbjet* devra être immédiatement compréhensible, se passer d'explications, car son inutilité frappera tout le monde et pas seulement les spécialistes. Il ne saura être commercialisé (puisque, en bonne logique marchande, cela lui donnerait aussitôt une utilité certaine), d'ailleurs les objets qui pourraient se trouver dans le commerce seront impitoyablement retirés du catalogue *chindogu*.

La première récolte publiée en anglais de *nôbjets* est impressionnante: on y trouve un grand nombre d'articles malcommodes, salissants, inefficaces et inconfortables. Le nettoyage, le jardinage et les autres activités primordiales de l'homme moderne et de son épouse sont au centre de l'ouvrage, et même nos amis à quatre pattes trouveront de quoi rêver, comme ce soufflet à pompe destiné à permettre au chat de tiédir lui-même sa pâtée.

Si la tradition bien-pensante imprègne certaines idées (le couvre-tête pour le poisson que l'on dépèce), d'autres, comme l'édition en vinyle des grands quotidiens pour lire dans son bain, le beurre de cuisine en stick rétractable ou le compteur de mastications, sont à ranger aux côtés du fer à repasser muni de crampons des surréalistes parmi les grandes *indécouvertes* de l'histoire. Le principe de base est celui qui règne au salon des inventeurs: renforcer la loi d'entropie générale en supprimant encore les quelques exercices physiques qui restent à l'*homo urbanicus* d'une part, et joindre en un seul *nôbjet* les fonctions de plusieurs objets précédemment séparés par les insuffisances des techniciens.

Certes, les usages typiquement japonais affleurent ici ou là, ainsi ce masque avec fermeture-éclair pour pouvoir fumer hygiéniquement une cigarette. Bien sûr, divers *nôbjets* permettent de dormir en toute sécurité dans le métro ou de manger proprement des nouilles avec des baguettes, et l'énergie du golfeur est souvent mise à contribution pour différents effets imprévus (essorer le linge, par exemple). Mais ces particularités insulaires sont secondaires: dans l'ensemble, l'ouvrage est universel!

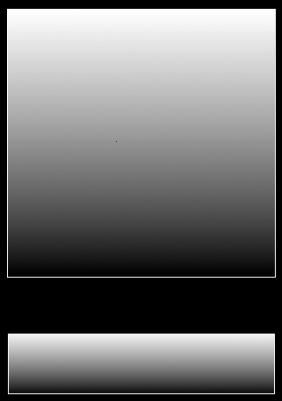
J.-F. B.

Kenji Kawakami
101 unuseless japanese inventions
HarperCollins, 1995, 159 p., £ 7.99

(1) On peut adhérer: *The Chindogu Society*; Flower Building, 5th floor; 1-25-3 Hongo; Bunkyo-ku, Tokyo 114, Japon. La qualité de membre s'acquiert par l'envoi d'une idée d'objet *chindogu* et d'un coupon-réponse international.

(Annonce)

Josep Maria ALBIOL



Exposition
1999
Vernissage le 6 Mars à 11 h 30
Exposition du 8 Mars au 1 Avril
Galerie BASTA!
Petit-Rocher 4 Lausanne-Chauderon

«Les options importantes ne devraient pas être prises à des majorités de 49 % contre 51 %.»
Roger Nordmann, arithméticien socialiste, in *PSV et constitution vaudoise. Quelques propositions*, 18 sept. 1998

«Après ces élections, Bill Clinton se retrouve tout de même mieux qu'avant mais on parle de la fin de son mandat comme celui d'un canard boiteux, c'est l'expression consacrée.»
Michel Eymann, accueillant l'infâme Charles Millon, supra *RSR-La Première*, 6 novembre 1998, 18h52

«Que Genève, lançant gratuitement des chiffres par dizaines de millions qui ne reposent sur rien, renonce à sa position dogmatique.»
André Gavillet, jongleur brouillé avec les chiffres, in *Domaine Public*, 3 décembre 1998

«Les premières étoiles de la réforme de la direction de l'Etat scintillent à l'horizon. Leurs contours se précisent. Mais il reste beaucoup à faire.»
Bruno Letsch, chef du projet NOVE, in *Bulletin d'information de la Réforme du gouvernement et de l'administration*, 1998/8

«Logitech possède une riche palette de produits, mais la souris reste sa vache à lait.»
Florian Rochat, journaliste animalier, supra *RSR-La première*, 24 décembre 1998, à 12h42

«Les compétences de la commission ont été entendues, notamment par le renforcement du caractère consultatif.»
Odile Jaeger, conseillère communale et députée radicale lausannoise, in *Rapport sur le préavis 44, «Fonds des arts plastiques»*, novembre 1998-janvier 1999

L^A D^ISTINCTION
Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction case postale 465 1000 Lausanne 9
•
Y-mêle:
La.Distinction@bluewin.ch
Vouèbe:
www.imaginer.ch/Distinction/
•
Abonnement: Frs 25.– au CCP 10–22094–5
Prix au numéro:
Suisse: 4.35 francs
France: 18.25 francs
Belgique: 99 francs
Europe hors-CH: 2.60 €
Collaborèrent à ce numéro:
Marcel Appennzzell
Minna Bona
Jean-Frédéric Bonzon
Anne Bourquin Büchi
Théo Dufilo
Thomas Jan-Patin
Maud Luisier
Gil Meyer
Henry Meyer
Jules-Étienne Miéville
Jacques Mulethaler
Marcelle Rey-Gamay
Elisabeth Santschi
Cédric Suillot

Appel à témoins: quelqu'un peut-il confirmer la candidature suivante?
«Maintenant que le lynx a tué plus de moutons que les chasseurs, c'est le moment de réagir!»
Pascal Corminboeuf, conseiller d'Etat fribourgeois, supra *RSR-La Première*, mars 1998

Appel à délation: au sein de la rédaction du *Matin*, qui peut dénoncer le ou les auteurs de ce titre à la fois synthétique et confondant (25 nov. 1998)?

(Publicité)

Une coopérative autogérée, alternative.
Une librairie indépendante, spécialisée en sciences sociales et ouverte sur d'autres domaines.
Un service efficace et rapide.
Un rabais de 10 % aux étudiants et de 5 % à ses coopérateurs.

LIBRAIRIE BASTA! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne, Tél./fax 625 52 34
Ouvertures: LU 13h30-18h30; MA-VE 9h00-12h30, 13h30-18h30; SA 9h00-16h00
Librairie Basta! - Dorigny, BFSH 2, 1015 Lausanne, Tél./fax/répondeur 691 39 37
Ouvertures: du lundi au vendredi, de 8h30 à 17h30

Viens, femme, te rasseoir sur le banc...

Courrier des lecteurs

MArre et MArre

C'est fort abattu que je m'adresse à vous pour tenter d'endiguer le flot des récriminations qui concernent celui avec qui j'ai fait, lors de nos virées estudiantines à l'Université de Lausanne, un séminaire sur «Deux MAîtres de la littérature française et leurs maîtres: MArivaux et MAupassant, MArx et MAo» –je veux, bien sûr, parler de Bertrand Clarme, dont vos lecteurs semblent faire des gorges chaudes.

D'abord, que je vous dise de quoi était fait ce séminaire. Nous n'y étions, au fond, pas plus bêtes qu'un cinéaste local ayant glosé sur la fin de ce siècle à grands coups de parapluie –je veux dire qu'il parlait de Jonas, engouffré dans sa baleine. Je rappelle aux non-sachants qu'il avait affublé ses personnages de prénoms commençant tous par MA.

Quant à nous, nous avions repris l'idée, déjà un peu vieillie mais productive, de comparer nos quatre MA, et de montrer que les deux derniers avaient influencé (mais oui! nous ne reculions devant aucun paradoxe) les deux premiers.

Notre professeur nous avait accusés de manquer de sens historique. Je précise qu'il ne buvait pas, et qu'il ne courait pas le guilledou –il aurait dû, sans doute, cela l'aurait rendu moins… imbuvable.

Autant pour nous: notre séminaire avait été refusé. Mais je puis dire maintenant, moi qui suis désormais rangé des voitures et qui enseigne paisiblement dans un collège secondaire, que Bertrand Clarme n'est pas un manche. Il est certainement plus malin que nombre de vos contributeurs, dont MArcelle Rey-Gamay; certes, il se cherche encore, et il aurait intérêt à se trouver avant de se retrouver à la retraite anticipée; mais toutes jalousies et toutes beuveries mises à part, je crois qu'il a une jolie plume. Je ne doute pas –ou guère– qu'un éditeur romand finisse par lui accorder sa chance. C'est d'ailleurs chose presque faite, puisque, encore à peine adolescent, il a eu la chance de voir un de ses poèmes en vers libres édité dans une publication des Éditions d'En Bas («À part eux, y'en a point comme nous», in *Silhouettes/Suchbild/Sagome*, Lausanne, Zurich et Berne, 1989, p. 278-279).

Bon! Sans rancune, à l'un et aux autres!

Baptiste Chevalley,
d'une enveloppe affranchie à forfait provenant d'un collège secondaire

P. S: Et puis cessez de faire des interprétations oiseuses sur les initiales des gens. Une lettre récente a dépassé les bornes, sur ce sujet, en modulant imprudemment sur les initiales B.C. et en associant Bertrand Clarme, Bill Clinton, et un manifeste rejeton de la famille du grand poète Chessex. Pour avoir, lors du séminaire sus-mentionné, travaillé sur le sujet avec Bertrand, et pour avoir reçu de notre cher professeur un lavage de tête «de sorte», je vous garantis qu'il n'y a là rien d'heuristique.

Compétitions

Somme et taille du chèque: un à zéro pour la Coop dans la dernière manche du tournoi de charité

«Une opération qui a permis à Peter Everts (président de la délégation de l'administration de la Fédération des Coopératives Migros) de remettre un chèque de 500 000 francs à Roland Jeanneret, délégué de la Chaîne du bonheur.»
in *Construire*, 24 novembre 1998

«Anton Felder (à droite), vice-président de la Direction générale de Coop, a remis le chèque à Roland Jeanneret, coordinateur de la Chaîne du bonheur.»
in *Coopération*, 25 novembre 1998

Chronique de l'excitation lexicale

Minute métonymique

DANS les ténèbres du pore franc, un jeune pore conçut le sombre dessein de subtiliser un sien ami, ni vu ni connu, jusqu'à le restituer, après moult transpores et transbordements, contre espèces sonnantes et trébuchantes: c'est que, le bougre, il aimait les voitures de spore, et voulait s'en procurer sans labeur.

Et pourtant quelle énergie dépensée pour arriver à bon pore! Il était, comme dit Paul Claudel de cet animal sporif, «une bête solide et tout d'une pièce; sans jointure et sans cou, ça fonce en avant comme un soc».

Branle-bas de combat et d'émotion dans le pays du lard et du tabac. Car le père du jeune sporcin était de ceux qui avaient pris le pouvoir dans la ferme des animaux. Aussi journaux, télévisions et radio se donnèrent-ils le mot, et de surenchérir sur les transpores d'émotion, d'insultes, de sang et sanglots: tant et si bien que nous, les cochons de payants et d'abonnés, nous nous vîmes, non pas trois mille, mais des centaines de milliers en arrivant au pore, tous avides de boucherie et de tempête.

L'opération –heureusement? malheureusement?– n'aboutit pas. C'était couru d'avance; d'ailleurs Lamartine et les mieux entraînés des aristocrates l'avaient prévu de longue date: *«L'homme n'a point de pore, le temps n'a point de rive; / Il coule, et nous passons!»*

N'empêche: les événements bondissant et rebondissant, les déesses locales au pore de Miss Combremont succédant aux spores à scandale, l'année nouvelle fit son entrée, bouchée à la reine et bouteille à la mer. Nobles et poètes s'alliaient, se séparaient, se rejoignaient en un ballet incessant de voitures de fonction et de voitures de police; à la fin Coubertin vit ses efforts réduits à néant par un Vigny paresseux mais efficace. Le baron porte-enseigne s'évertuait: *«Le spore est le culte volontaire et habituel de l'exercice musculaire intensif, appuyé sur le désir du progrès et pouvant aller jusqu'au risque.»* Pieyre de Mandiargues intervenait, dubitatif, parlant noblement de lui-même à la troisième porsonne: *«"Suis-je un pore?" se demande-t-il. Puis il pense que non, (…) mais qu'il est une sorte de vieil enfant difficilement acceptable parmi les vieux ou parmi les jeunes.»* Et le jeune Alfred mettait tout le monde d'accord, négligent, fataliste, mais s'appuyant sur la foi musclée du poreteur de charbon: *«Jetons l'œuvre à la mer, la mer des multitudes: / Dieu la prendra du doigt pour la conduire au pore.»* Ainsi fut fait, et Claudel, vigoureux porte-parole, put afficher sa satisfaction, lui qui assurait du jeune susnommé: «Que s'il a trouvé le trou qu'il faut, il s'y vautre avec énormité.» *T. D.*

N.B.: il y a quatre fautes d'orthographe délibérées dans ce texte; celui qui les découvre a le droit d'écrire un apocryphe

Les apocryphes

Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre ou d'une création, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.

Ce feuilleton sème l'effroi et la consternation depuis plusieurs années chez les libraires, les enseignants et les journalistes. Nous le poursuivons donc.

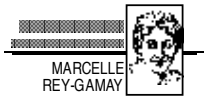
Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique d'un ouvrage inexistant.

Dans notre dernière édition, le roman *Le secret du Palais*, attribué à Denis Barrelet, était une pure imposture. Comment un journaliste sérieux et responsable aurait-il pu rédiger un tel fatras d'âneries? Comment l'Office fédéral des imprimés et du matériel aurait-il pu diffuser un ouvrage de science-fiction autre que les manuels de la Protection civile?

LES ÉLUS LUS (XLII)

Œuf de Colomb et saucisson de Payerne

Dans le *Démocrate* de Payerne, dont il est le rédacteur et l'imprimeur, le municipal radical chargé des travaux réagit en tant que «citoyen et contribuable suisse» au communiqué de la police cantonale vaudoise annonçant l'arrestation de trafiquants de drogue dont la majorité, d'origine albanaise, seraient inscrits abusivement comme requérants d'asile kosovars:



«Lorsqu'on sait qu'une personne incarcérée dans nos prisons coûte plusieurs centaines de francs par jour, on se demande pourquoi nos autorités ne prévoient pas le RENVOI IMMÉDIAT de ces requérants d'asile profiteurs et malhonnêtes, marqués sur une partie visible de leur corps d'une marque INDÉLÉBILE!»

D'abord, dans une époque de confusion vestimentaire, quelle partie du corps serait-il vraiment impossible de dissimuler? Dans une époque de grands progrès de la chirurgie esthétique, quelle marque résisterait à une petite opération? Dans une époque où tatouage et piercing sont à la mode, quelle marque ne pourrait-on camoufler ou intégrer à une efflorescence plus vaste? Non, M. Cusin, aussi intéressante que paraisse votre solution, elle n'est pas réaliste et ne saurait empêcher les trafiquants expulsés de revenir clandestinement pour continuer à corrompre notre belle jeunesse.

Et puis vous avez la mémoire bien courte, M. Cusin! La solution la plus radicale pour se débarrasser des gêneurs n'a-t-elle pas été expérimentée dans votre bonne ville au cours de la deuxième guerre mondiale? Certes, on ne pourrait plus se contenter d'un travail artisanal et il faudrait probablement recourir aux services des abattoirs de la ville, lesquels, heureuse coïncidence, viennent d'être reconnus conformes par le canton (1). Si l'entreprise devait donner satisfaction, la ville pourrait même trouver là une vocation nationale, voire européenne, qui serait très profitable en termes d'emploi et contribuerait certainement davantage au redressement des finances communales qu'un gymnase, fût-il intercantonal.

Pas question, en revanche, après l'abattage et le dépeçage, de jeter les morceaux dans le lac de Neuchâtel. Malgré le plaisir patriotique qu'il y aurait à nourrir ainsi les poissons du plus grand lac entièrement suisse, l'établissement d'une convention entre les quatre cantons riverains et la levée des oppositions des propriétaires de chalet, du WWF et de l'Armée, craignant respectivement pour leur tranquillité, celle des oiseaux et celle de la zone de tir, risqueraient de retarder la mise en œuvre du projet et de coûter fort cher.

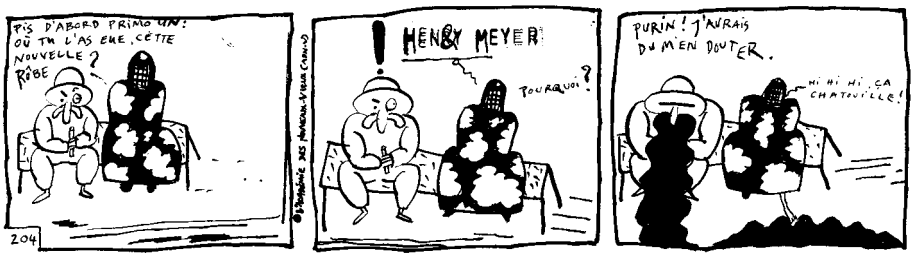
Qu'en faire alors? C'est maintenant que la générosité dont vous avez fait preuve en proposant un peu à la légère une solution qui épargnait la vie des criminels pourrait se révéler moralement payante. Sachant que les trafiquants ne consomment jamais leurs produits, les services d'hygiène de l'État ne pourraient s'opposer à l'utilisation de leur chair pour la confection de saucisses et de saucissons de Payerne. Il suffirait dès lors d'envoyer ces nouvelles spécialités au Kosovo et en Albanie au titre de l'aide alimentaire. Rien n'empêcherait alors, pour reprendre votre idée, de les marquer d'une petite abbatiale ou d'un petit F/A 18, symboles des aspirations élevées des généreux donateurs.

La boucle, par celle des saucisses, serait ainsi bouclée. Payerne pourrait se flatter d'avoir trouvé une réponse idéale aux exigences de protection civile et de solidarité internationale qui cohabitent en chacun de nous.

M. R-G.

1) Quarante abattoirs –dont celui de Payerne– ont été déclarés conformes à la nouvelle législation sur l'hygiène des viandes et peuvent ainsi continuer leur exploitation à partir du 1er juillet 1998. (Bureau d'information et de communication de l'État de Vaud)

Viens, femme, te rasseoir sur le banc…



Livres pour enfants

Caroline Desnoëttes
Le Musée des potagers
Réunion des Musées Nationaux, 1998, 77 p., Frs 24.30, (dès 24 mois)

Que l'on soit marraine, parrain, tante, oncle, ou pire, il est difficile de ne pas céder à la tentation de faire un cadeau à nos petits chéris. Mais quoi? Que d'écueils à surmonter pour offrir un cadeau à la fois beau, intelligent, non polémique, didactique, et pas trop cher! Pour vous, voici donc *Le Musée des potagers*. À l'instar du célèbre *Imagier du Père Castor*, il est le type même du livre à offrir sans complexes à un enfant, même très jeune, disons dès deux ans. Pas de risque de déplaire aux parents pour raison de choix non approprié à l'âge ou à la ligne pédagogique familiale; *Le Musée des potagers* est inoffensif et/ou/mais/or/néanmoins éducatif. Au vu des caractéristiques définies ci-dessus, peut-il être intéressant?

Disons, il vaut vraiment le détour.

L'idée qui fonde cette collection, éditée par la Réunion des Musées Nationaux, est la suivante: tant à montrer une image, qu'elle soit peinte par Cézanne, Arcimboldo ou Bauchant.

Les représentations et les tableaux dont elles sont tirées se font face sur chaque double page afin que le regard puisse passer de l'un à l'autre, du détail au global. Un logo en couleur permet de savoir si l'on a affaire à un légume, un fruit ou une fleur, et en quelle saison on le trouve dans la nature. La qualité des reproductions n'a rien à envier aux «vrais» livres d'art, mais ce petit livre d'art-ci a peu de risque de rester endormi dans une bibliothèque. C'est un vrai livre pour enfant: beau, intelligent, non polémique, didactique et pas trop cher, je l'ai déjà dit, mais aussi intéressant, solide, maniable.

Dans la même collection sont déjà parus les ouvrages suivants: *Le Musée des couleurs, Le Musée des animaux, Le Musée des enfants*.

Sharon Creech
Le Voyage à rebours
Page Blanche
Gallimard, 1998, 332 p., Frs 13.90 (13-15 ans)

Depuis quelque temps, Gallimard a mis sur le marché deux nouvelles séries de livres pour adolescents: Page Blanche et Page Noire. Page Noire, comme le nom le laisse présager, présente des romans policiers ou fantastiques; Page Blanche, des histoires tout court.

Le voyage à rebours c'est l'histoire de Salamanca. Elle a treize ans et sa mère les a quittés, elle et son père, pour réfléchir. Mais voilà elle ne revient plus. Le récit de son histoire, Salamanca le fait à ses grands-parents alors qu'ils traversent les États-Unis en voiture pour retrouver cette mère disparue. Une road story donc, qui raconte l'abandon, la perte et les blessures de la vie, et aussi les nouveaux amis, un premier amour, la découverte de l'autre. En exergue, cette phrase: *«Ne jugez pas un homme avant d'avoir marché deux lunes dans ses mocassins.»* Cet adage indien éclaire Salamanca dans sa quête et lui servira de garde-fou pour enfin comprendre et accepter. Que d'évidences! Oui, mais des évidences dont il est urgent de parler aux ados et parfois même aux adultes.

Sharon Creech possède ce talent particulier dont font preuve plusieurs écrivains américains pour parler de l'adolescence, âge mythique de la culture Yankee. Ce récit a reçu en 1995 la Newbery Medal aux États-Unis, et le Children's book Award décerné par des enfants.

Artichaut numéro 1
Le Voyage
De la Martinière, 1998, 78 p., Frs 25.60 (dès 5 ans)

Le thème de ce premier numéro de la collection Artichaut est le voyage. Dix aventures dessinées, créées par des auteurs différents racontent l'envie du voyage, la peur du voyage, le voyage imaginaire. Chaque histoire, très courte, (de trois pages environ) est originale et diffère de la suivante tant par le graphisme que par la forme. Comme le propose le texte en page 4 de couverture: *En route pour toutes les aventures avec dix histoires à déguster feuille après feuille*. Mais qu'arrive-t-il aux feuilles d'artichaut? À peine leur a-t-on donné un coup de dent que déjà on les rejette, hop, hop, hop, en un grand tas mâchouillé, juste bon pour le compost. C'est peut-être pour cette raison, en dépit de la grande richesse et originalité des contenus, que j'ai vite éprouvé en lisant ce livre la sensation d'être en train de zapper devant la T.V. Or, avouons que même si je désapprouve hautement le zappage, je le pratique à mes heures, –et j'aime les artichauts. Il est ainsi des choses, qui sans être défendables ont de l'attrait, dont ce livre.

Christophe Honoré
Je ne suis pas une fille à papa
Thierry Magnier, 1998, 77 p., Frs 11.90 (dès 9 ans)

Attention, ceci est un livre qui sort des sentiers battus.

Lucie a 7 ans et deux mamans. Comme elle l'explique, deux mamans qui s'aiment. Un couple de femmes avec enfant, et pas de père à l'horizon pour atténuer le propos. Cette histoire, un peu maladroite, d'une famille homosexuelle, se construit autour de Lucie qui doit apprendre, le jour de son anniversaire, laquelle des deux mamans est sa génitrice. Si ce récit ne figurera pas dans les annales comme monument de la littérature enfantine, il a le grand mérite d'aborder très franchement les problèmes qui peuvent se poser dans une situation semblable: le regard des autres, la difficulté de la différence, la découverte des origines. Il contribue de ce fait, à côté de certaines séries télévisées, (telles *Friends* et *L'Instit*) et du débat sur le Pacte civil de solidarité (Pacs), à familiariser l'Européen moyen à de nouvelles réalités humaines et sociales. C'est déjà pas mal pour un petit livre.

Peter Sís
Le Tibet
Grasset-jeunesse, 1998, 57 p., Frs 34.60 (dès 12 ans)

Le sous-titre de ce livre est *Les secrets de la boîte rouge*. Il raconte des histoires qui s'emboîtent, s'emmêlent, se recoupent et tissent le récit d'un séjour inattendu au Tibet, que fit un cinéaste tchèque au début de l'occupation chinoise. Le livre est construit de façon trop complexe pour que je me hasarde à en décortiquer ici la structure, architecture subtile, qui au fil des récits croisés utilise dessins, couleurs, typographie et mise en page, pour exprimer la complexité du récit.

Vu la vague de popularité dont jouit actuellement le Tibet, cet ouvrage séduira certainement de jeunes lecteurs rêveurs. Et comme il est dépourvu de tout gnangnanisme, il est offrable par n'importe quel adulte qui se respecte, –ce qui n'est pas peu dire par les temps qui courent ma bonne dame! –qué? *(A.B.B.)*

Soixante-huitard que jamais

Romain Goupil
À mort la mort!
Juliard, mars 1998, 175 p., Frs 31.80

Le héros débute trotskyste (Jeunesses Communistes Révolutionnaires, krivinisto) et finit petit éditeur de gauche, accro du répondeur. De cette époque héroïque, il lui reste un fait d'armes: un affrontement d'une rare violence avec les militants sionistes du Bethar, lors d'un meeting de soutien au peuple palestinien en 1970 à Censier. Il se souvient du matériel utilisé: *«Un groupe était chargé de retourner les tables de cours, et d'en forcer les pieds qui, après une dizaine de flexions, se transformaient en barres de fer dont l'extrémité déchiquetée devenait redoutable.»* (p. 87)

Il a quitté l'Organisation (avec majuscule) lorsqu'il a vu des camarades tabasser un indicateur infiltré dans les Comités de Soldats. Aujourd'hui il court les hôpitaux et les enterrements, sniffe comme un trou et baise comme un lapin. Tout portrait de femme commence par ses nichons.

Le récit est en «je», au présent. Les ellipses sont aussi nombreuses que les phrases-paragraphes. Bof.

Patrick Gofman
Cœur-de-Cuir
Flammarion, janvier 1998, 260 p., Frs 30.70

Le héros débute trotskyste en Basse-Normandie (Alliance des Jeunes pour le Socialisme, lambertiste) et finit nègre dans l'édition. De cette époque héroïque, il lui reste un fait d'armes: une rixe avec les maos de la Gauche prolétarienne, devant le restau universitaire B de Caen, en 1970. Il se souvient du matériel utilisé: *«J'avais emprunté à l'alma mater un pied de table avec une belle dentelle de soudure au bout.»* (p. 199)

Il a quitté l'organisation (avec minuscule) lorsqu'il a été viré pour avoir publié un roman sans l'autorisation du Comité central. Aujourd'hui il fait ami-ami avec les lepénistes et les serboïdes, fume n'importe quoi –car les Boyards ont disparu– et regrette les lolitas du temps où il était pion dans un lycée. Tout portrait de femme n'oublie pas ses nichons.

Le récit, à la troisième personne, est conjugué au présent. Les formules et les allusions littéraires s'enchaînent avec frénésie, comme les spots lors de la Nuit des Publivores. Beurk.

Thierry Jonquet
Rouge c'est la vie
Seuil, mai 1998, 173 p., Frs 29.20

Le héros débute trotskyste (Lutte ouvrière, arlette-laguilleriste) et finit auteur de romans policiers. L'héroïne, sa future épouse, milita dans les rangs des sionistes-socialistes-kibboutznikistes. Durant cette époque héroïque, il manqua un fait d'armes: un accident de la circulation l'empêcha de participer à l'assaut contre le fatal meeting d'Ordre Nouveau de juin 1973. Il se souvient du matériel qui ne servit jamais: *«Un casque, un foulard, une paire de protège-tibias, un flacon de collyre, un citron, une coquille de judoka, des gants. Et la carte d'identité, dans un étui de plastique, avec un billet de cinquante francs.»* (p. 21)

Il a quitté l'orga (avec minuscule) pour en rejoindre une autre, moins paranoïaque (Ligue communiste, kriviniste) dont il ne s'est séparé qu'il y a quelques années. Aujourd'hui il manifeste encore *«contre l'extrême droite, pour les sans-papiers, les sans-toit, les sans-droits»* avec ses amis *«qui n'ont rien renié, rien oublié»*. Il parle souvent d'amour et de destin, parfois de nichons.

Le récit, au passé, multiplie les points de vue et les inventions narratives. Sans gloriole, sans haine inassouvie, il raconte une génération. Un vrai bonheur de lecture. *(C. S.)*

Courts résumés de l'actualité en bref

Clônage dentaire dans la presse

De haut en bas, Michael Ringier et Jacques Pilet in *Le Temps*, 6 novembre 1998

La Banque Cantonale Vaudoise entreprend tout en même temps

à la BCV

Oublié sur un banconnet, un sac de plastique est à l'origine de l'alerte au colis piégé déclenchée hier au cœur de Lausanne. Le sachet suspect ne contenait pourtant qu'une gamelle de haricots!

D'autre part, la BCV a décidé d'augmenter fortement son capital pour remettre ses fonds propres à niveau. L'Etat de Vaud investira gros pour demeurer majoritaire. 23 et 25

in *24 Heures*, 12 décembre 1998

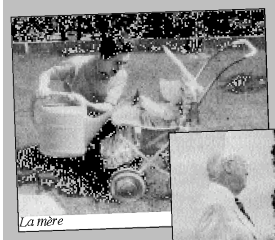
Au Noël de la SMH, Nicolas Hayek a dû jouer le rôle du sapin

in *Kaléidoscope*, (Union pour le bien des aveugles)

Viens, femme, te rasseoir sur le banc...

Chez les élues libérales

Net affaiblissement de l'instinct maternel au fil des ans



La mère

La grand-maman

Le Régional, 16 octobre 1998

Rolo Díez
Lune d'écarlate
Traduit de l'espagnol (Argentine) par A. Carrasco, Gallimard, 1998, 364 p., Frs 40.90

Avec la brésilienne Patricia Melo, l'argentin José Pablo Feinmann, le néo-cubain Daniel Chavarría, le néo-mexicain Paco Ignácio Taibo II, parmi tant d'autres enfin traduits en français, Rolo Díez réaffirme la vitalité de la littérature latino-américaine, une vitalité qui prend désormais les contours du roman noir. Osons le cliché : Rolo Díez est le prototype, moustache incluse, du guérillero latino-américain. Sa vie en témoigne, de sa participation à la lutte armée en Argentine avec le prix qu'on lui en a fait payer, à son établissement au Mexique, terre d'accueil dont il ne se lasse pas de dénoncer les renoncements face à l'idéologie libérale soutenue par un Etat corrompu et corrupteur. L'auteur (traductions chez le même éditeur) de *Vladimir Illitch contre les uniformes* et de *Le pas du tigre* (voir *La Distinction* n° 48, 1995) nous avait déjà fait apprécier son art de l'enquête approfondie sur des destinées parallèles, sinon antagonistes, qui finissent par se croiser, parfois par se rejoindre, dans un contexte politique étouffant.

Rolo Díez place cette *Lune d'écarlate* sous la protection poétique, à défaut de politique, de Borges, et de *«cette lune de sarcasme et d'écarlate qui est peut-être le miroir de la colère»*. On s'immerge dans une savante construction en alternance où sont relatés leur passé et leur situation présente, les trajectoires de deux personnages qui diffèrent du tout au tout.

Il y a Scarlett, née dans un quartier de la toute petite bourgeoisie de Mexico l'année où le Che fut assassiné, et dont le nom est un hommage magico-phénoméniste rendu par sa mère à l'héroïne d'*Autant en emporte le vent*. Une fois adulte, Scarlett *«sait qu'il faut croire au destin les yeux grands ouverts. Elle n'est pas sans savoir que l'avenir radieux devient réalité lorsqu'on se lance à sa poursuite. Elle sait qu'une occasion l'attend quelque part et qu'elle doit s'y accrocher bec et ongles, la modeler et la polir avec une foi de martyr et une détermination de fanatique. Elle sait que c'est ainsi et pas autrement, car au royaume des élus il n'y a de pitié que pour les gagnants.»*

Tant de certitudes lui ont été inculquées dès l'enfance par une mère qui *«évoluait dans un univers tour à tour présidé par Grace Kelly, Elizabeth Taylor, Romy Schneider et quelques princesses européennes»*. Épouse déçue et décevante d'un boulanger, dotée d'une culture de midinette, la mère avait de grands projets pour la jolie Scarlett. Un objectif raisonnable serait un mariage princier à la cour de Monaco. Et que de sacrifices consentis pour cela. Les meilleures écoles, les plus belles parures, les meilleures fréquentations, déboucheront pourtant sur un mariage raté avec un homme doté d'*«autant de swing qu'un navet»*, sur un enfant à charge mais délaissé, sur un emploi médiocre, sur une vie dissolue. La mère poursuit néanmoins des rêves de grandeur, Scarlett aussi, pour lui faire plaisir.

Il y a en face Julio Cesar, un jeune homme familier des basfonds et des basses œuvres, parfois criminelles parfois policières, sans que la frontière se dessine avec netteté. Il a su développer une technique pour résister aux mauvais coups, une autre pour les administrer, *«l'homme est né pour se faire des illusions, puis pour s'accommoder et enfin pour se laisser corrompre.»*

Mais pourquoi et comment Scarlett et Julio Cesar finiront-ils par se rencontrer ? Qu'est-ce qui aura donc pu lier ces deux personnages aux caractéristiques si dissemblables ? La réponse finira par surgir, aussi longuement attendue que le dénouement d'une *telenovela* mais avec un tempo autrement dynamique et, en guise de suspense, des digressions captivantes sur l'histoire récente du Mexique ou sur l'art d'organiser, littérairement, des parties fines. *(G. M.)*

Alexandra Marinina
Le cauchemar
Seuil, octobre 1998, 358 p., Frs 33.70

Le récit démarre avec un meurtre sordide, celui de la prostituée salariée d'une entreprise moscovite traitant avec les Occidentaux. La jeune femme était une pocharde invétérée, comme sa mère avant elle. Chargée du dossier, Anastasia Pavlovna Kamenskaïa, *maïor* à la brigade criminelle de la milice de Moscou (38, rue Pétrovka), est elle-même fortement nicotinophile et largement caféïnomane. Moche et indépendante, elle enquête avec persévérance, malgré des collègues soudain incompétents et un environnement familial et sentimental branlant, qui la déstabilise. Tout se passe dans un monde d'où la confiance et la sécurité ont disparu, où *propiska* (passeport intérieur) et logement semblent le principal moteur des relations entre hommes et femmes. Assassins et policiers partagent les mêmes nuits blêmes et se retrouvent dans les dessoûloirs de la milice au petit matin : l'envers du monde propret et moralisateur que hantent les tueurs pathologiques des *thrillers* à succès américains.

Sans accorder de place à l'histoire ou à la géographie (l'auteur avoue que les descriptions la barbent), un certaine atmosphère «simenonienne» emplit le livre, faite de la gadoue poisseuse du début de l'hiver russe, d'un alcoolisme endémique, de faits divers significatifs. Mais l'intérêt principal vient de l'obscurité de l'intrigue, digne des grandes batailles ésotériques de Le Carré. Par-dessus tous les méfaits individuels plane l'ombre de la corruption omniprésente. Le chemin de l'enquête est systématiquement obstrué par les manœuvres d'un groupe occulte, dérive ou vengeance d'anciens du KGB, qui gangrène tous les «ministères de force». La découverte, par le lecteur et non l'héroïne, d'un marionnettiste bien évidemment insoupçonnable couronne le tout.

Un personnage féminin ni *babouchka* ni *success-woman*, un décor abandonné des Dieux où les démons se multiplient : les romans d'Alexandra Marinina connaissent en Russie un succès considérable, avec des chiffres de vente à six zéros. Pas étonnant. *(C. S.)*

Un romancier en colère

À moins d'être engagé dans une thèse de doctorat ou dans un inventaire à la Perec, il devient toujours plus difficile de présenter Donald Westlake, figure du roman noir qui depuis des décennies bichonne ses personnages, comme ses lecteurs. On ne se hasardera qu'à un bref rappel.

Parker le truand solitaire (sous le pseudonyme de Richard Stark, avec le fraîchement paru, *Come back*, chez Rivages), Tobin, l'enquêteur dépressif (sous celui de Tucker Coe), Dortmunder le cambrioleur aussi minutieux que malchanceux, Levine le flic hypocondriaque, la petite dernière, Sara Joslyn, une journaliste qui veut moraliser la presse de boulevard (*Moi mentir ?* ou *Faites-moi confiance*, également chez Rivages), sont autant de *serial heroes* que Westlake aura entraînés dans des péripéties plus ou moins licites, qui font la part belle à l'humour et à l'irrévérence. Sans compter tous les autres, héros d'un jour de polars plus graves. On ne cesse de se réjouir de ce que Westlake soit un écrivain prolifique.

Le protagoniste du *Couperet*, Burke Devore, deviendra-t-il un *serial heroe*, espérons pour lui que ce ne sera pas le cas. Comme ses cousins, il évolue dans un univers qu'il maîtrise mal, en dépit de son esprit d'initiative. Mais contrairement à eux, il n'a pas le sentiment d'avoir choisi son destin ; il est trop réel. L'homme a atteint la cinquantaine, il a une femme ayant abdiqué de toute ambition professionnelle au profit de celle d'épouse et de mère, deux grands enfants dont il faut payer les études et l'utilisation de l'Internet, deux voitures, une maison confortable. Tout va bien, mais il faut assurer, ce qu'il faisait grâce à son poste de directeur d'une usine de papier, jusqu'au jour où il est fichu à la porte, restructurations obligent, muni de justes indemnités calculées au *cent* près.

Son entreprise l'avait bien entendu préparé à l'échéance. *«Il existe une profession entièrement nouvelle* aux USA, *une florissante industrie de spécialistes dont la fonction est de former les chômeurs de fraîche date aux techniques de recherche d'emploi, et plus spécialement à l'élaboration de ce curriculum vitæ si vital, à la façon d'apparaître sous son meilleur jour dans la compétition acharnée pour décrocher un nouveau boulot, un autre boulot, le boulot suivant, bref un boulot.»*

Reste que la situation de Burke n'est guère réconfortante. Sa femme, contrainte d'accepter un emploi médiocre, lui avoue avoir pris un amant, son fils est arrêté pour vol de logiciels, et lui ne parvient pas à retrouver une place, en dépit de ses efforts et de sa compétence professionnelle. À moins d'accepter l'offre adressée à un concepteur d'étiquettes de boîtes de conserve. Burke gamberge ; il se dit qu'en bon citoyen américain, il a appris à se prendre en charge. *«Je ne peux pas modifier les données du monde où je vis. Ce sont les cartes que j'ai reçues, et je ne peux rien y faire. Tout ce que je peux espérer, c'est de jouer cette main mieux que tous les autres. Quel qu'en soit le prix.»* Et si, tout compte fait, son *curriculum vitæ* n'était pas le meilleur ? Autant étudier les choses de près. Il fait passer une annonce d'emploi fictive dans une revue professionnelle et reçoit, comme prévisible, quantité de CV. Voici ses concurrents potentiels et ses frères en désarroi pris dans la nasse. Burke le regrette pour eux, mais il se doit d'agir. *«Chaque époque et chaque nation ont leur propre morale, leur propre code de valeurs, en fonction de ce que les gens estiment être important. Il y a eu des époques et des lieux où l'honneur était considéré comme la qualité la plus sacrée, et d'autres qui ne se préoccupaient que de la beauté. (…) Aux premiers temps de l'Amérique, l'exaltation du travail était notre plus grande expression de moralité, puis il y eut une période où les valeurs liées à la propriété furent estimées au-dessus de tout. Mais un autre changement s'est produit récemment. Aujourd'hui, notre code moral repose sur l'idée que la fin justifie les moyens.»*

La fin identifiée, retrouver un job, on laissera le lecteur découvrir les moyens que se donnera notre héros déchu de la bourgeoisie américaine pour maintenir sa position sociale. Il observe avant d'agir, il guette, il apprend sur le tas la technique de la planque. Le voici devant une maison *«sans doute construite après la Seconde Guerre mondiale, quand les gars sont rentrés à la maison pour nous créer, nous autres enfants du baby-boom, afin que cinquante ans plus tard nous puissions tous être écartés de l'ordre social.»*

Avec cette histoire d'un citoyen modèle qui se transforme, dans un parcours empli d'embûches, en une sorte de *serial killer* doté d'aspirations à la norme, Westlake, romancier en colère, fait merveille. À croire qu'il puise son inspiration dans les éditos du *Monde Diplomatique*, dans les analyses de Jeremy Rifkin ou dans celles du Bourdieu *new look*. L'ironie en plus, ce qui n'est pas forcément rassurant, mais n'est-ce pas le rôle d'un polar ?

G. M.

Donald Westlake
Le Couperet
Traduit de l'américain par Mona de Pracontal
Rivages/Thriller, 1998, 246 p., Frs 36.80

La correspondance de Mérimée et de Tourgueniev

L'ouverture des archives russes nous apporte constamment de nouvelles surprises, pas toujours gaies. Mais sur le plan littéraire, leurs richesses qui se révèlent peu à peu sont une vraie bénédiction, et pas seulement pour les érudits.

Tourgueniev, dont le sens de l'humour est tout entier dans le début de *Premier amour*, lorsqu'il déclare : *«Je n'ai pas eu de premier amour, j'ai commencé tout de suite par le deuxième»*, était fait pour s'entendre avec Mérimée, qui n'est pas seulement le tourmenteur patenté de la Cour impériale avec sa dictée vicelarde, mais un érudit amateur de comique.

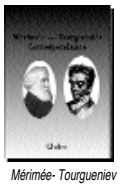
Le bon Prosper s'était mis à la langue russe en 1847, à l'âge de 44 ans. Il écrira plus tard à l'un de ses amis : *«J'ai passé six mois à me fendre le cul* (sic) *sur des livres russes, et suis sur le point de transvaser en prose les élucubrations d'un tas de moines.»* Il a aussi traduit Gogol et Pouchkine, notamment, non sans quelques libertés ou contresens.

Sa correspondance (en français) avec Tourgueniev n'avait pas encore été éditée. L'académicienne Hélène Carrère d'Encausse, en fouillant les archives de son pays d'origine pour sa biographie de Lénine, a découvert un fonds recelant non seulement des lettres de Mérimée à Tourgueniev, mais des brouillons de réponses en russe et en français du second au premier, et surtout des corrigés de thèmes et de versions russo-français que les deux amis échangeaient, et dont les textes relèvent de la plus haute fantaisie. Alphonse Allais n'a rien à leur envier, et c'est tout dire.

On a ainsi un tableau plus complet de cette amitié philologico-épistolaire, où les partenaires font assaut d'esprit. Un vrai délice.

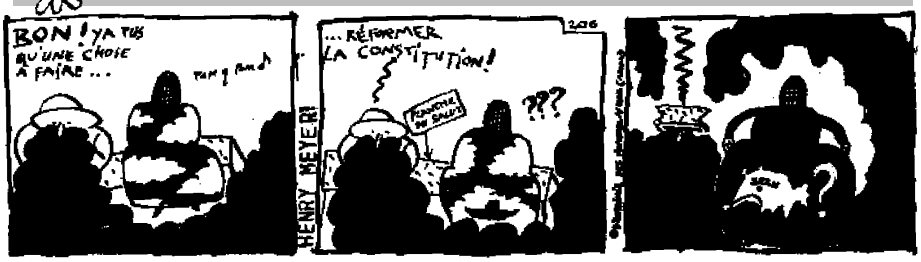
Les notes savantes et les annexes bilingues de la brillante éditrice ajoutent à la valeur de cet ouvrage, précieux pour tous les slavophiles dotés d'humour.

E. S.



Mérimée- Tourgueniev
Correspondance
Édition intégrale, présentée et annotée par Hélène Carrère d'Encausse
Globe, 1998, LXIX+306 p., Frs 42.70

Viens, femme, te rasseoir sur le banc…



120 ans après Stevenson, avec une ânesse dans les Cévennes

EN septembre-octobre 1878, Robert-Louis Stevenson, alors âgé de 28 ans, arpenta les Cévennes du nord au sud. Le récit de son voyage a enchanté des générations de lecteurs, si bien qu'un culte secret est apparu, dont les adeptes se croisent parfois, les yeux brillants de complicité, sur les détours des sentiers de grande randonnée qui suivent *the Stevenson trail*.

Toujours à la pointe de l'enquête littéraire, les envoyés spéciaux de *La Distinction* ont rencontré, entre Privas et Alès, une lointaine descendante de la bête de somme qui guida les pas de l'écrivain natif d'Edimbourg. Elle donne ici, en contrepoint des plus célèbres extraits de l'ouvrage, les commentaires de son ancêtre, transmis de génération en génération.

«Vers six heures, nous commençâmes à charger le baudet et dix minutes plus tard mes espérances gisaient dans la poussière. Le bât ne prétendait pas tenir sur le dos de Modestine, même une demi-minute.»

Évidemment, ce courtes-oreilles ne se rendit jamais compte que mon ancêtre Modestine, comme tous les équidés, inspirait à l'extrême au moment de la pose du bât, afin de pouvoir, en dégonflant par la suite sa poitrine, se donner un peu de mou dans les sangles et respirer tout à son aise! Le coup du bain de poussière est de la même eau, si je puis dire. Après avoir bien reniflé le sol, hop! on largue la cargaison et on se vautre dans la terre séchée, au grand dam de la vermine et des bipèdes. Quel pied!

«Ce qu'était cette allure, aucune phrase ne serait capable de la décrire. C'était quelque chose de beaucoup plus lent qu'une marche, lorsque la marche est plus lente qu'une promenade. Elle me retenait chaque pied en suspens pendant un temps incroyablement long. En cinq minutes, elle épuisait le courage et provoquait une irritation de tous les muscles de la jambe. Et pourtant, il me fallait me garder tout à proximité de l'âne et mesurer mon avance exactement sur la sienne. Si, en effet, je ralentissais de quelques mètres à l'arrière ou si je la devançais de quelques mètres, Modestine s'arrêtait aussitôt et se mettait à brouter.»

S'il fallait trouver une preuve de la sottise indécrottable des bipèdes, ce serait bien cette manie de s'arrêter à tout bout champ en plein soleil au lieu d'attendre d'être à couvert. Si Modestine eut quelque peine à dresser ce grand flandrin, il faut reconnaître que les citadins d'aujourd'hui sont bien plus faciles à berner et qu'on les mène en général par le bout du museau durant leur semaine de «randonnée»!

«Sur ces entrefaites, voici que monta derrière nous un gros paysan, âgé peut-être d'une quarantaine d'années, de mine ironique et bourrue et vêtu de la veste verdâtre de la contrée. (...) – Et vous marchez comme ça! s'écria-t-il. Et rejetant la tête en arrière il partit d'un long et cordial éclat de rire. Je le regardai, déjà prêt à demi à me sentir offensé, tant qu'il eût satisfait à son hilarité. Et alors: "Vous n'avez pas à avoir aucune pitié pour ces animaux", fit-il. Et arrachant une verge à un buisson, il se mit à en fouetter Modestine sur l'arrière-train, en poussant un cri. La malheureuse redressa les oreilles et partit sans façons à une vive allure qu'elle garda sans ralentir, sans témoigner du moindre symptôme de détresse, aussi longtemps que le paysan resta près de nous. (...) Finalement, il m'apprit le véritable cri ou le mot maçonnique des âniers: "Prout!"»

Le saligaud! Depuis que cet humain bâté, ce bouseux a vendu la mèche à cet écrivain-touriste speedé comme un cheval, depuis que cette page néfaste a été lue et relue, nos croupes sont assaillies de coups donnés par tous les instruments possibles et imaginables, comme si la morsure des taons ne suffisait pas! En plus, enivrés de la licence qui leur est donnée d'abuser de cette onomatopée, leurs enfants braient le cri de l'ânier jusqu'à ce que la tête leur tourne!

«La nourriture est parfois frugale: du poisson sec et une omelette ont constitué en plus d'un cas mon menu. Le vin y est des plus médiocres, l'eau-de-vie abominable. Et la visite d'une énorme truie grognant sous la table et se frottant à vos jambes, n'est pas un impossible accompagnement du repas.»

Je ne sais pourquoi, mais dédaignant juteuses ronces et chardons odorants, les courtes-oreilles s'obstinent à manger une omelette aux cèpes tous les soirs et des châtaignes à chaque occasion: pain aux châtaignes, pâté de châtaignes, ragoût aux châtaignes, confiture de châtaignes, tarte aux châtaignes, quel manque de variété dans l'alimentation!

«Le paysan, en général, est peu disposé à renseigner un chemineau. Un vieux diable se retira tout bonnement dans sa demeure dont il barricada la porte à mon approche et j'eus beau frapper et appeler jusqu'à l'enrouement, il fit celui qui n'entend pas. Un autre m'ayant donné une indication que par la suite je reconnus inexacte, me regarda complaisamment m'engager dans la mauvaise direction, sans esquisser un geste. Il se souciait comme d'une guigne, si j'errais, la nuit entière, par les montagnes. Quand à ces deux jeunes filles, c'était une paire de péronnelles effrontées et sournoises, qui ne pensaient qu'à mal. L'une tira la langue devant moi, l'autre me dit de suivre les vaches et toutes deux se mirent à rire tout bas et à se pousser du coude. La Bête du Gévaudan a dévoré environ une centaine d'enfants de ce canton. Elle commençait à me devenir sympathique.»

Il est vrai que c'est une activité assez répandue chez le bipède indigène que d'envoyer perdre le bipède en transit en lui indiquant, par ignorance ou par malice, de fausses directions, des estimations de durée trompeuses ou de mirifiques promesses de rafraîchissements. Mais, que voulez-vous, les journées sont longues dans nos vallées oubliées, et il faut bien s'amuser!

Grisette, lointaine descendante de Modestine, l'ânesse qui accompgagna Stevenson dans les Cévennes

«Ce n'était plus Fouzilhic, mais Fouzilhac, un hameau peu distant de l'autre dans l'espace, mais à des mondes plus loin quand à l'esprit de ses habitants.»

Nous-mêmes, qui connaissons les sentiers muletiers au point de souvent guider nos maîtres temporaires, il nous arrive de confondre Saint-Machin-Chose (auberge, dortoirs, pré herbeux) et, trois cols plus au nord, Saint-Machin-Schnock (rien du tout, ravine débroussaillée par les chèvres). Ces toponymes sont navrants, et dire que les courtes-oreilles nous accusent de manquer d'imagination dans nos braiments!

«Le Monastier est fameux par la fabrication des dentelles, par l'ivrognerie, par la liberté des propos et les dissensions politiques sans égales. Il y a dans cette bourgade des tenants des quatre partis qui divisent la France: légitimistes, orléanistes, impérialistes et républicains. Et tous se haïssent, détestent, dénigrent et calomnient réciproquement. Sauf, quand il s'agit de traiter ou une affaire ou de se donner les uns aux autres des démentis dans les disputes de cabaret, on y ignore jusqu'à la politesse de parole. C'est une vraie Pologne montagnarde.»

La France est restée à l'image de ce village; et si le président actuel –plutôt bonapartiste de tempérament– vénère l'espèce bovine, son prédécesseur –qui fut successivement et peut-être simultanément légitimiste et orléaniste, allant sur la fin jusqu'à se prétendre républicain– emmena ma cousine dans sa bergerie des Landes et adhéra avec effusion à l'Association des Amis des Ânes (ADADA).

«...mon chemin traversait une des contrées les plus misérables du monde. C'était en quelque sorte en dessous même des Highlands d'Écosse, en pire. Froide, aride, ignoble, pauvre en bois, pauvre en bruyère, pauvre en vie.»

Modestine aurait bien souhaité que Bob, comme elle finit par l'appeler, l'emmenât dans son pays natal. Le causse vaut bien la lande, et à troquer des huguenots contre des presbytériens, elle ne craignait pas de perdre au change. Le malotru, non seulement ne lui en fit jamais la proposition, mais s'entêcha par la suite de régions impossibles, comme les Alpes suisses ou les îles du Pacifique.

«La nuit est un temps de mortelle monotonie sous un toit; en plein air, par contre, elle s'écoule, légère parmi les astres et la rosée et les parfums. Les heures y sont marquées par les changements sur le visage de la nature. Ce qui ressemble à une mort momentanée aux gens qu'étouffent murs et rideaux n'est qu'un sommeil sans pesanteur et vivant pour qui dort en plein champ.»

Sous la pleine lune, Modestine, entravée pour la nuit, vit Bob se dresser tout nu et hurler des borborygmes à l'astre proche. La pudeur de mon ancêtre en prit un coup, elle qui n'avait point encore connu l'âne. On raconte, dans la tradition asine, que Stevenson ne décrivit pas la scène dans ce livre-là, mais dans un autre, un peu plus tard...

«Elle aimait manger dans ma main. Elle était patiente, élégante de formes et couleur d'une souris idéale, inimitablement menue. Ses défauts étaient ceux de sa race et de son sexe; ses qualités lui étaient propres. Adieu et si jamais...»

Modestine non plus ne l'oublia pas. C'est ainsi que les courtes-oreilles peuvent, plus d'un siècle après lui, revivre les émotions et les émerveillements de Robert-Louis face à la montagne cévenole, au sein d'une nature à peine domestiquée. Bien sûr, pendant ce temps, à l'aide de 4 x 4, de téléphones portables et de lampes-torches, les loueurs d'ânes tentent de retrouver les touristes perdus dans la nuit ou de récupérer les baudets abandonnés par ces derniers au milieu des forêts.

propos recueillis par C. S.

Robert-Louis Stevenson,
Voyages avec un âne dans les Cévennes
10/18, 1997, 307 p., Frs 13.90

Du parmesan dans la tabtière

APRES Nicolas Bouvier, parlons de cet autre grand voyageur que fut le riche, jeune et beau Stevenson. La transition cohérente, *must* de tout vrai travail journalistatique, est ici facile à faire. En effet, dans la préface du *Voyage avec un âne dans les Cévennes*, Gilles Lapouge cite *Le Journal d'Aran*! Mieux, il la termine par ces mots limpides, à propos des grands voyages qui suivront la petite escapade cévenole: *«Stevenson* [les] *accomplira en obéissance à ce petit âne gris, si distingué et si intelligent qui lui avait jadis enseigné l'usage du monde.»* «L'Usage du Monde»! Décidément, il y a coucherie là-dessous. Mais revenons plutôt à notre distingué Écossais. Après les bois du Gévaudan, notre ami s'intéressa aux mers du Sud et écrivit *L'Ile au trésor*. Et où croyez-vous qu'il finit son roman? À Davos! Mais oui, c'est dans ce trou perdu entouré des montagnes exotiques, où des écrivains pulmonaires et splénétiques venaient prendre des bains de soleil, que fut arrêté le sort de Jim Hawkins, de Long John Silver, de Ben Gunn et de tous nos autres copains les pirates.

Un pèlerinage s'imposait donc et je partis pour Davos, dans l'espoir d'y découvrir des *Stevenson's* pubs, des truffes *Robert-Louis*, des bowlings *L'Ile au trésor* et des auberges *À l'Amiral Benbow*. Et bien, rien. Pas la plus petite *Rue du rhum*, pas la plus petite *Place Hispaniola*, rien de tout cela ne vient rejouir le promeneur stevensonien. À l'Office du Tourisme, je tentais de prendre quelque renseignement:

– Stevenson, hä? Ja! Moment... ein Schriftsteller, nö?

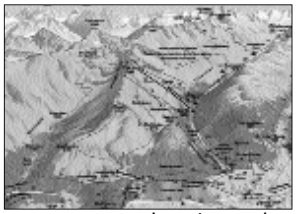
– Ja, Schriftsteller: die Schatzen Insel.

– Ja, Schatzen Insel!

Il me dit que oui, il existe quelque chose, une statue dans le Kurpark, oui. Froncement des sourcils. Il disparaît dans le bureau voisin. Et revient au bout d'un certain temps:

–La statue du Kurpark, non, c'est celle de Conan Doyle!

Il m'indique cependant qu'il existe une plaque commémorative sur les hauts de la Buolstrasse. J'y grimpe le cœur lourd. Tout ça ne sent pas bon. On dirait que cette bande de skieurs n'a aucune idée de ce qui s'est passé ici durant l'hiver 1881-1882, et préfère dépenser les deniers publics dans la construction, par exemple, de cet affreux centre pour le forum économique mondial, devant lequel je passe les épaules lourdes.



La montagne magique

Mes pires craintes se révélèrent fondées: au numéro trois de la Buolstrasse, il y a une vilaine maison entièrement reconstruite, carrée et crépie de blanc. Avec une lampe de verre jaune au-dessus de la porte et des fenêtres cerclées de noir pour toute expression. Côté parking, derrière un thuya, une plaque brun caca annonce, en multipack, que Robert-Louis Stevenson, Thomas Mann et Conan Doyle y ont séjourné. On a de la peine à y croire. On ressent même une certaine pitié. Notre aventurier devait être bien malade pour vouloir venir s'enterrer là. Mais après tout, comme j'ai respiré l'air qu'il avait respiré, foulé le sol qu'il avait foulé, s'il y avait eu à ce moment précis une secousse métatemporelle, j'aurais pu lui demander ce qu'il est advenu du parmesan dans la tabatière dont on n'entend plus parler après le chapitre dix-neuf. Ben Gunn a-t-il finalement pu en profiter, lui qui aimait tant le fromage?

M. L.

La concierge aurait-elle l'esprit dans l'escalier?

Raregon et ses deux mille cravates

– Ah! M'sieur Breton, ce que vous parlez bien à la radio. Ah! M'sieur Breton, vous parlez comme un livre! Comme ça passe toujours trop tard, ces émissions un peu rigolotes, je me suis commandé la cassette, et je l'ai écoutée pendant mon repassage.

– Hé-hé, ma bonne bonne Simone, c'est que je peux bien le dire, à vous, qui êtes si bonne: l'autre jour à la radio, en fait d'entretien avec André Parinaud, je ne répondais pas à ses questions, mais je lisais un texte. Et même, je peux bien le dire, à vous, ma bonne bonne Simone qui êtes si bonne, j'avais même écrit les questions.

– Moi, M'sieur Breton, ce qui m'a fasciné le plus, dans tout ça, c'est ce que vous aviez trouvé sur ces choses qui se rencontrent par hasard, comme les lampes à gaz qui foutent des pastèques sur les tables de billard, et puis tous ces trucs qui sont de l'art sans qu'on y a pensé.

– Faites gaffe, ma bonne bonne Simone, je vous l'ai déjà dit, c'est de la rencontre d'une saucisse aux choux et d'une meule à béton au salon du livre qu'il s'agit. Et puis c'est pas moi qui l'avais trouvée, celle-là, c'était mon pote Revienzy, ou les frangins L'Autre et Amon, je sais plus bien.

– Ah, c'est que vous en connaissiez du monde, M'sieur Breton: Souspot, Piquemoila-Francis, Max le Sérieux, Le Tsar, Vole-le-Riz, Popol le Luminaire.

– Eh oui, ma bonne bonne Simone, c'était la belle époque, on était une chouette bande. Qu'est-ce qu'on rigolait! Surtout avec Le Vacher. Celui-là, c'était un marrant. Attendez que je retrouve mes notes. Ah, les voilà. De lui, j'ai dit à la radio que *«de son humour dévastateur n'étaient pas exclues certaines plaisanteries grasses.»* Ouaip. Lui, il a claqué dans une fumerie d'opium en 1919. Dommage. Qu'est-ce qu'on se marrait avec ce gars-là!

– Et puis alors M'sieur Breton, des fois y'avait du pétard et tout ça. Y'en avait qui vous aimaient pas beaucoup, qui vous faisaient plein de polémiques, et puis vous deviez aller à cheval pour les combattre.

– Ah! Les polémiques. Ça c'était super aussi. Notez, au début on y allait à dada et puis on a bâché. Y'en avait qui commençaient à se prendre au sérieux sur leur canasson, qui se pavanaient, et tout. Surtout, on a commencé avec les revues, et là, qu'est-ce qu'on a pu en lâcher. Ah, lala. Y'avait plein de gens qui devenaient cinglés à nous lire. Et puis là aussi, on a dû arrêter avec ces histoires de bourrins parce qu'au bout d'un moment, y'en a qu'ont dit que ce qu'on écrivait c'était bien et tout. Alors c'était plus marrant du tout.

– Ah, M'sieur Breton, c'est vrai que vous étiez gonflés à cette époque. J'en étais à l'histoire que vous racontiez à propos de la soirée chez la copine de Piquemoila-Francis, où vous étiez en train de faire une séance d'hypnose, et qu'il a fallu réveiller M'sieur Dessenosse endormi qui courait après M'sieur Luluard avec un couteau de cuisine dans le jardin. C'était pas triste. Mais à ce moment-là, la cassette a eu un problème, l'appareil a fait *autoreverse*, comme ils disent, et puis je me suis retrouvée à la fin de l'autre côté de la bande, à la fin de l'émission. À ce moment vous racontiez que M'sieur Raregon, encore un copain à vous, il collectionnait les cravates et qu'il en avait plus de deux mille! Deux mille cravates, c'est qu'il devait pas faire bon être sa bonne, à cet homme-là! Et puis la cassette s'est terminée là-dessus. Enfin, ça m'a bien occupée pendant mon repassage, vos histoires de jeunesse. Pendant que je ferai mes bricelets de Noël, j'en écouterai un autre sur un disque que j'ai aussi acheté, et qui doit bien savoir causer comme vous, un certain M'sieur Keno. Ça serait pas aussi un de vos copains par hasard?

J. M.

André BRETON
Entretiens avec Robert Parinaud
Archives sonores INA
Cassettes Radio France, 1991, Frs 29.50

Sciences humaines en pratique

Recette pour apparaître un peu ridicule en sociologie

CHOISISSEZ une profession atypique; commencez par vous emmêler un peu les pinceaux en promettant que vous allez l'analyser comme une profession ordinaire, tout en assurant qu'elle ne l'est pas. Passez ensuite au traitement des ingrédients: pour ce faire, conduisez (ou mieux, faites faire) quelques dizaines d'entretiens, les uns de manière non-directive, les autres de manière standardisée (de cette manière, vous serez sûr de ne pouvoir les comparer qu'au prix de grandes difficultés). Catégorisez ces entretiens, très grossièrement codés, en sous-ensembles très petits, dont les effectifs varient entre une et vingt personnes. Vous pourrez ainsi produire des pourcentages instructifs; une personne sur dix-huit donne 5,6 % de l'effectif global, quatre personnes sur treize équivalent à 30,8 %: c'est tout de même vachement plus scientifique.

Racontez ensuite en quelques paragraphes les vies de six comédiens; épicez le tout en assurant que ces existences irréductibles sont typiques (vous aurez au préalable défini ces types, et veillé à ce que n'importe quelle biographie puisse les illustrer, à votre convenance). Puis laissez tomber les échantillons, les effectifs et les entretiens, et tentez de faire mousser une théorie esthétique du jeu de l'acteur; pour ce faire, il est très avantageux de se baser sur une marchandise un peu rance, et de reprendre les considérations pédantes et néanmoins hargneusement anti-intellectuelles de comédiens émérites, mais légèrement gâteux. Quant à vous, vous pourrez prouver ainsi que vous êtes un gâte-sauce tout à fait dilettante, et aurez manifesté votre connaissance tronquée de l'exercice du métier d'interprète.

Laissez choir à nouveau, et créez un fort ballast indigeste en procédant à des considérations très minutieuses sur les conventions collectives et les dispositions du salariat et de l'assurance chômage. N'oubliez pas d'oublier tout souci comparatif, et de rester franco-français en omettant sagement d'expliquer le sens des sigles utilisés.

En vous épargnant les fatigues d'une vision tant soit peu critique, vous aurez produit un livre incohérent et légèrement soporifique. Cerise sur le gâteau, vous aurez confirmé la validité de préjugés courants sur la recherche sociologique: elle est bonne à remâcher des perspectives simplistes, formalistes et bureaucratiques.

T. J.-P.

Catherine Paradeise, avec la collaboration de Jacques Charby et François Vourc'h
Les Comédiens
Profession et marchés du travail
PUF, 1998, 271 p., Frs 40.30

L'éditorial de L'Hebdo auquel vous avez échappé

éditorial

par PASCAL DECALE, rédacteur en chef adjoint

Dare-dare aux Dardanelles!

La situation est grave. Pour la première fois depuis la bataille de la Ravine-des-Choucas (janvier 1356), nos traditionnels alliés serbes sont menacés dans la substance de leur être-au-monde. Comme si les hululements des corvidés planant sur les cadavres des héros velus et orthodoxes de ce long hiver du treizième siècle résonnaient à nouveau sur le balcon des Balkans. Mais oui, il faut aujourd'hui oser tenir le discours de la serbitude volontaire. En vérité, je le déclare.

Car donc, *seuls, abandonnés de tous, au bord du désespoir politique, les Serbes du Kosovo, cette petite communauté humaine de plus en plus marginalisée par la poussée démographique albanaise, complètement ignorée des médias occidentaux, bientôt délaissée par ses propres frères slaves, a de quoi nourrir de noires inquiétudes pour l'année qui s'annonce.* Longtemps les Albanais se sont couchés de bonne heure et ont fait des enfants pendant que les Serbes labouraient et priaient, au bord de l'épectase devant l'iconostase. Mais, comme l'ont dit Paul Déroulède, Marcel Barrès et Théodore Botrel, un peuple qui s'amollit s'amoindrit, alors que la terre, elle, ne se vend pas.

Désormais, les Albanais se laissent tuer par dizaines pour provoquer des Serbes minoritaires, qui risquent l'extermination si leurs ennemis survivent aux massacres.

Désormais, les Albanais ont changé de tactique et se laissent tuer par dizaines pour mieux provoquer des Serbes minoritaires, qui risquent l'extermination si leurs ennemis implacables survivent aux massacres. *Dans les rues de Pristina, le désespoir serbe se lit sur les visages. Leur culture, déjà, n'est presque plus rien, alors que poussent dans les souterrains, les fleurs clandestines de la culture albanaise.*

Faisons comme Maurras, qui —bien que sourd— n'écoutait que la voix de l'oraison. Les plus hautes autorités morales de l'Europe, le Très Saint Père, l'Académie française, le quotidien «Le Temps» et l'authentique Comte de Paris doivent intervenir. Pour dire que cela suffit comme ça. Avec panache. Sinon, c'est le déclin de l'Occident. Inévitable. Si.

Mais cependant pourtant, cela ne sera pas assez. En priant pour que des espions, comme Dreyfus en son temps, n'aillent point fournir aux factieux de l'UCK les plans du porte-avions Charles de Gaulle, il faut que nos chasseurs alpins, avec leurs fusils Lebel et leurs canons de septante-quinze, débarquent sans tarder avec des stratégies simples dans l'Orient compliqué. D'abord à Gallipoli, pour maintenir au travers des Dardanelles, la capitale alliance franco-russe. Ensuite à Salonique, nid de scorpions, d'où ils remonteront vers le nord, à travers la Macédoine ou la Chalcédoine, je ne sais plus, afin d'effectuer leur jonction avec les dernières troupes serbes qui résistent encore et toujours à l'envahisseur. Ha, ha, ha! on va voir ce qu'on va voir!

Les passages en italique sont tirés de l'éditorial de *L'Hebdo* du 14 janvier 1999, la veille du massacre de Racak.

Anti-littérature romande

Saint-Claude
Il a sonné trois...
La Rebuse (1038 Bercher), janvier 1999, 160 p., Frs 20.00

Nous sommes à Lausanne, *«cette paysanne loqueteuse qui n'a pas fini ses humanités»*, dans une époque indéterminée, entre fin de siècle et entre-deux-guerres. Il est tombé près de deux mètres de neige, les miséreux meurent de froid à la rue de Bourg, et le Conseil d'Etat doit faire ce qu'il déteste le plus au monde: agir. Partant du principe qu'*«il vaut mieux prendre une bonne décision quand il est trop tard qu'une mauvaise au bon moment.»*, le gouvernement vaudois se borne à quelques gestes symboliques: *«Toutes les écoles sont fermées, à l'exception de la Faculté de théologie, qui est chargée d'intercéder auprès de l'Éternel.»* Pendant ce temps, au café Romand, le poète Agénor et son thuriféraire Loyal Kébir, critique littéraire à *La Dépêche du Soir*, étanchent leur soif métaphysique au moyen de petits mais nombreux verres de Calamin. Leurs rapports sont clairs, Kébir est *«mon critique préféré. Il n'écrit que sur moi, et en contrepartie je ne lis que lui.»* À la maison carrée de la presse, le PDG de *La Dépêche du Matin* (le journal concurrent appartient à son cousin) cherche comment mettre au placard ses rédacteurs cacographes, et mettre en placard des titres qui font vendre.

Bref, sous une couverture atroce, une balade burlesque dans les lieux mythiques du pouvoir vaudois. Jeux de mots, gorillages et bouffonneries… comme s'il en neigeait. *(J.-E. M.)*

Viens, femme, te rasseoir sur le banc...

Une unité de mesure à la taille de l'Homme

par Marcel Appennzzell, sociologue de terrain

CHAMPIGNACIENNES, Champignaciens, il me faut maintenant exprimer la reconnaissance de Champignac et de ses habitants à l'un de ses plus illustres citoyens, injustement décédé, après une vie consacrée au juste milieu, à l'élan contrôlé et à la rhétorique politique.

Le Président Delamuraz nous a quittés, nous devons ici témoigner de tout ce qu'il a apporté à Champignac, à la Champignaquerie et aux Champignaciens.

Car ce n'est pas seulement de ses propres œuvres que le Président Delamuraz, Champignac d'Or 1992, a inséminé notre conscience et notre paysage intérieur sémiolinguistique. Appelé à de plus hautes tâches dans la Berne fédérale, il a laissé derrière lui un parti radical-démocratique vaudois orphelin, qui de l'orphelinat est passé progressivement à la déliquescence politique et à la minorité gouvernementale.

Mais s'il faut bien constater que le radicalisme vaudois n'est plus la force vivescente qu'il était du point de vue politique, il faut bien admettre qu'il est resté le grand parti de la rhétorique banquetière et de l'envolée lyrique légèrement dérapante, malgré les attentats réguliers que des *re-writers* stipendiés font subir à sa prédominance sur ce point.

Respect donc à l'héritage delamurien, dont la force vitale a d'ailleurs fini par déborder les frontières politiques, sans pour autant s'imprimer de manière aussi forte. On sait que certains entrevoient pour le parti socialiste un destin radicalisé (au sens vaudois du terme), on y cherche pourtant des rhéteurs d'un aussi impressionnant acabit. Même si on a pu entendre une conseillère communale socialiste, déclarer avec un bel élan : «Je ne veux pas être plus royaliste que le pape.»

Champignaciens, Champignaciennes, nous voulons rendre aujourd'hui un hommage définitif au Président Delamuraz et comment le faire mieux qu'en consultant les lecteurs de notre bien aimé organe *La Distinction*.

Nos lecteurs se sont prononcés, par lettre, par messages électroniques sur notre site Internet, par téléphone auprès de notre rédaction, par intervention directe lors de la soirée de la gym hommes. Plus de 500 lettres, la plupart positives, nous sont parvenues.

Il s'agissait dès lors de trouver comment rendre cet hommage, que réclament, unanimes, les Champignaciennes et les Champignaciens. Les solutions faciles (une rue, une place, un quai) ayant été prises par plus démagogues que nous, nous avons décidé de tenter de nous mettre au niveau du personnage.

L'évidence s'est fait jour lorsqu'on a considéré l'essence même du radicalisme vaudois et delamurien, qui est évidemment de prendre la mesure des choses.

«...je me souviens d'un jour où je suis resté accoudé plusieurs minutes sans bouger au bord de la piscine. Ma femme m'a demandé ce qui se passait et je lui ai répondu : "Je pense au Parti radical..."»
Eric Golaz, député vaudois, a bien mérité la mention «Apnée»

Mesure du tour de taille, dont le déclin est l'un des signes les plus nets du déclin de la substance même du grand parti. Il ne pouvait y avoir qu'un maigre comme Philippe Pidoux pour proposer de nous faire disparaître dans le canton de Genève ; Charles Favre n'a de gros que son désir de terrasser l'Etat social en prétendant lutter contre le déficit ; par souci d'égalité, nous ne dirons rien ici de Mme Maurer.

Juste milieu, relativité de toute chose, mesure de toute chose : il faut donner une unité à tout cela, maintenant que celui qui l'incarnait si justement n'est plus parmi nous.

C'est donc une nouvelle unité de mesure et de compte universelle, à la dimension de celui que nous voulons ici honorer, que nous proposons au monde, certains que telle la tache d'huile de moteur de promène-couillons sur les eaux du bleu Léman, elle s'étendra au loin. D'Ouchy à Lausanne, de Lausanne au Canton de Vaud, du Canton de Vaud à la Suisse Romande, de celle-ci aux tribus confédérées, et de là, n'en doutons pas, à l'Europe, à l'hémisphère occidental puis à l'Univers :

Champignaciennes, Champignaciens, voici devant vous le delamure *[Fig. 1.–]*

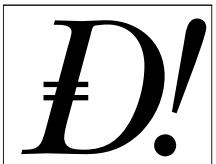


Fig. 1.– Le symbole du delamure, nouvelle unité monétaire

Attention : toujours prononcer delamure, jamais telamura.

Afin de montrer son respect, le champignacien s'efforcera de hocher la tête lorsqu'il utilisera la nouvelle unité : delamure.

Il est aussi possible de faire précéder cette évocation d'un ouais ouais : «Ouais, ouais, delamure.»

Vous noterez que nos graphistes ont su fixer sur le papier l'équilibre du juste milieu, la rondeur de l'homme d'État, mais aussi la vigueur dirais-je érectile de l'homme tout court.

Champignaciennes, Champignaciens, Qu'est-ce qu'un delamure : un delamure vaut exactement 2,04166.

Les cinq chiffres après la virgule lui garantissent de répondre au plus près des besoins, particulièrement lors de l'utilisation pour de grandes quantités.

Comment est-on parvenu au delamure ?

Champignaciennes, Champignaciens, La formule est simple *[Fig. 2.–]* : surface et temps.

$$\frac{\frac{147}{9}}{8}$$

Fig. 2.– La formule de conversion

Le delamure est le quotient du nombre moyen d'annonces mortuaires au nom de notre défunt président par page de *24 Heures* et de la durée de la minute de silence en l'honneur de notre défunt président telle qu'elle a été définie par la présidente du Conseil communal de Lausanne et respectée par ce même conseil, à savoir huit secondes exactement.

Lausanne, Capitale olympique, sera bien sûr la première à utiliser le delamure. Le lieu de l'expérience est tout désigné : tout chien surpris en train d'outrager le Quai Delamuraz d'Ouchy en s'y exprimant de manière solide verra son maître frappé d'une amende de 30 delamures, à savoir CHF 61.249 ; en cas de récidive, l'amende passera à 50 delamures respectivement CHF 102.084.

Le lieu en effet, commande la sévérité. Le syndic de Lausanne saura par ailleurs moduler les amendes en fonction des outrageurs, de la consistance et de la taille de l'outrage.

Mais le delamure ne saurait être qu'une mesure de compte financier. Il doit s'étendre à d'autres domaines. Notre défunt président étant un homme du terroir (même s'il a toujours vécu en ville), le prochain terrain d'expérience est tout désigné : le recensement fédéral du Bétail. Car recensement fédéral du bétail il y a : *Volkszählung, Betriebszählung und Viehzählung* sont les trois mamelles de la statistique fédérale.

Ainsi, pour exprimer le nombre de têtes de bétail, on utilisera le delamure. Ainsi, en 1993, *[voir photo de groupe]* la commune de Lausanne aurait compté de gauche à droite :

— 0.98 delamures d'ânes
— 98 ouais ouais delamures de porcins, verrats compris, et
— 459.4 delamures de bêtes à cornes.

Champignaciennes, Champignaciens, vous le constatez, l'avenir du delamure est radieux, et nous savons ce qu'il nous reste à faire, pour que cette grande idée soit reprise par le monde entier : ne pas oublier de ramasser les petits cadeaux de nos amis à quatre pattes sur le Quai Delamuraz.

C'est ainsi que nous pourrons continuer à tenir d'un pied ferme le gouvernail du char de l'Etat qui, tel la pyramide de Kheops, brave d'un œil vigilant la tempête qui se dresse sur la route de l'avenir.

Merci de votre attention.

Champignac 1998

Candidat	Voix	Prix
Jean de Preux	18	Or
Eliane Rey	17	Argent
Eric Golaz	14	Apnée
Boris Senff	11	Regrets
P.I Couchepin	10	Bord du Gouffre
Gilbert Kaenel	10	Reliques
Votes valables	167	
Votes blancs	1	
Votes nuls	0	
Votes	168	
Votants	84	

L'année champignacienne 1998

par le délégué aux cérémonies solennelles du Jury du Prix du Maire de Champignac

MESDAMES et Messieurs de l'assistance publique ;

Mesdames et Messieurs de la presse et de la masse des médias ;

Je ne serai pas trois transigeants, je ne serai pas deux transigeants : je serai intransigeant.

Bien sûr, de grands exploits verbaux ont accaparé cette année le devant de la scène internationale. Les amateurs ont découvert de nouvelles et riches expressions, appelées à faire durablement florès, comme «avoir des relations inappropriées dans un bureau ovale», ou «invoquer la compassion humanitaire en faveur des généraux à la retraite porteurs de lunettes noires». Le Congrès suprême du peuple nord-coréen, après avoir nommé à la tête du pays Kim Jong-il parce qu'il *«détient les réponses à toutes les questions que pose l'édification du socialisme»*, a honoré la mémoire de son père, le fondateur de la dynastie, en décernant à la momie de Kim Il-sung, éviscérée depuis quatre ans, le titre de «président éternel» du pays.

Cette démesure verbale, cette inflation langagière, ce ballonnement oratoire aurait de quoi effaroucher plus d'un ; cependant, vaillamment, comme chaque année, nos braves pioupious et nos fougueuses amazones de Suisse romande se sont lancés dans la bataille. Le résultat est là, vous allez l'entendre dans quelques instants.

Mais avant ce moment d'émotion émouvante autant qu'émotionnante, comme aime à dire Jean-Marc Richard quand il pousse Alain Morisod sur sa chaise roulante, je dois vous faire part d'une inquiétude.

Le Champignacisme, ce joyau de pure gratuité dans un monde de marchandises, est en danger. Une pollution délétère et rampante s'approche à grandes enjambées de notre prix. Quelle est cette contamination qui nous menace ? Mesdames et Messieurs, c'est l'esprit sportif.

En effet, l'obsession du classement et la manie du vedettariat amènent de plus en plus de membres du jury à choisir le titre qui claque, le nom qui sonne ou la fonction qui résonne. On voit même certains édiles, en chute dans les sondages, se vautrer dans les amphigouris et répéter le même contrepet tous les six mois, dans l'espoir qu'on les remarque enfin. À tous ceux-là, je rappellerai que le Champignac est un prix de virtuosité rhétorique spontanée, et que, comme la Grâce chez Calvin et la métaphysique chez Chessex, il s'abat sur ceux qui s'y attendent le moins.

Mais le détestable esprit sportif nous menace d'une autre manière. Chacun connaît la devise olympique et latine : «Si tu gnousses, ôte la housse, y te faut de la mousse» ; en français d'aujourd'hui «–Des larmes ? De la sueur ? –Décapsule la dose d'érythropoïétine !». Par ces mots, le baron de Coubertin, grand précurseur de l'esprit champignacien, voulait nous prévenir : qui dit sport dit dopage. Ces deux toxicomanies sont éternellement liées comme la peste et le bubon, comme les pharmaciens et le parti libéral vaudois.

Or une monstrueuse orgie de dopage collectif s'approche au fil des mois. Je veux parler de la Fête des Vignerons. Et il faudra nous prémunir contre les effets retors de cette bacchanale et nous assurer de la sobriété des candidats au Grand Prix de l'année prochaine. Une vigilance de tous les instants ne sera pas de trop, car nous voyons déjà délirer la presse locale, qui anticipe sur l'événement comme la nuée annonce l'orage, comme la chute tendancielle du taux de profit prélude à la révolution sociale.

Quelques brèves citations vous convaincront de la réalité de cette menace : *«Lundi dernier encore, les vendangeuses-bacchantes ont répété. Les pauvres : elles avaient tellement froid qu'elles avaient mis cinq couches de vêtements !»* (*24 Heures*, 20 novembre)

«Chez les Duboux de Lavaux, les hommes rencontrent leur future femme lors de la Fête des Vignerons. Depuis quatre générations.» (*L'Hebdo*, 24 septembre)

«Le célèbre petit chevrier de la Fête de 1927 revient septante-deux ans plus tard !» (*Vevey-Hebdo*, 2 octobre)

«Pourquoi le Ranz des vaches nous fait-il pleurer ?» (*L'Hebdo*, 24 septembre)

«Hier au Mont-Pèlerin, le présent a joué à cache-cache avec le passé (...) les bœufs qui tireront le char de Cérès, la déesse de l'été, ont fait leur première apparition publique.» (*24 Heures*, 4 avril)

Craignons le pire. Les gazettes nous apprenaient récemment que le record polonais d'alcoolisme au volant, détenu jusque-là par une Varsovienne arrêtée en août à Szczecin avec 9 grammes d'alcool dans le sang, avait été battu en septembre par un conducteur de Kwidzyhqui a passé la barre des 9,8 grammes. Voilà où mène le sport.

Non, trois fois non, le Champignac n'est pas un sport. Le Champignac est un art. Un art qui obéit à une seule loi : ce qui se conçoit vaguement s'énonce obscurément.

Je vous remercie de votre attention. Nous allons maintenant remettre aux lauréats leurs prix, deux diplômes et deux magnifiques statuettes, issues d'un nouveau moule que nous devons au très grand Henry Meyer. Mesdames et Messieurs, je passe la parole à l'urne qui va nous communiquer les résultats du grand prix.

À bas le sens, vive la parole, vive la langue, vive le Champignac !

Eliane Rey, présidente du Conseil Communal de Lausanne, reçoit le Champignac d'Argent 1998 pour «Je remercie Madame Tauxe-Jan, qui a rempli plusieurs casquettes ce soir.»

Viens, femme, te rasseoir sur le banc...

Minna Bona

1983: Journal d'Afghanistan

(suite)

En 1983, pour Médecins sans Frontières, Minna Bona travaille six mois dans une vallée afghane. Chaque jour, ou presque, elle note dans un carnet à couverture cartonnée gris-bleu ce qu'elle voit et ce qu'elle vit: son *Journal d'Afghanistan*, que nous publions avec les commentaires nécessaires à sa compréhension, mais sans grandes retouches...

17.09 (suite)

On retourne dormir au village, délicieuse perdrix et riz. Pas très bien dormi, beaucoup de puces.

À Argandara, il y a Rollom Nabi, un homme vu à Peshawar et qui conduisait une caravane une semaine après nous. Il nous apprend que tous ceux qui ont passé la plaine de Bagram après lui se sont fait arrêter. C'est un type super qui a subi lui aussi huit mois de tortures par les Russes. Électricité et j'en passe. Il a beaucoup de peine à marcher, surtout le matin. Il possédait un grand hôtel à Faizabad, qui a été détruit. Il me promet de m'inviter dès que cette putain de guerre sera finie. Ce sera fabuleux de revenir ici après la guerre. Notre travail à MSF est une carte de visite sans prix pour ici. Je sais que même dans cinq ans, si je reviens, je serai invitée partout dans le Badakhshan. Abdul Ahmad est très tendre. Il aimerait que je reste ou alors il voudrait venir avec moi *[?]* Je lui dis que c'est impossible, mais que je reviendrai dans 2 ans, juré promis *[?!?!]*. Là il me dit que l'on fera des tas de trucs super ensemble. Je me réjouis déjà.

18.09

5h debout, on déjeune et départ. J'ai un beau cheval blanc prêté par notre hôte, un commandant des *mudjs*. On doit faire vite car on passe en plein dans les champs visés habituellement par les roquettes russes. Je porte la *kalakov [idem kalachnikov –pour moi en tous les cas]*. Abdul Ahmad a mis son nom et le mien sur la bandoulière. Je me sens l'âme guerrière. S'il me le demandait, je serais prête à aller au front pour soigner les blessés, avec lui s'entend! Avec lui, pas de faux-fuyants et de malentendus. Ce qui est blanc est blanc, ce qui est noir est noir, punkt schluss. *[Je me trouve bien déterminée dans cette vérité fondamentale! le ton employé pour rédiger ce journal me fait à nouveau sourire: des certitudes, des absolus.]*

J'aime bien ce genre d'homme décidé. Trente-trois ans, c'est un bel âge. Et avec cette mentalité musulmane, je ne me sens pas en faute de l'aimer. Ça se passe discrètement et c'est tout! Pas de problèmes avec l'entourage. Je sais que je vais la piler en partant et maintenant qu'Abdul Ahmad m'a dit qu'il m'aimait «Doost doram», encore plus.

[En Iran, octobre 1998, un Suisse a été condamné à mort pour avoir aimé une femme musulmane.]

Pour moi le voyage se passe bien. Philippe est toujours grincheux. On arrive chez Bassir où on ingurgite un petit-déjeuner succulent avant de repartir pour Argandara. Là, Rollom Nabi nous accueille avec des brochettes, puis des melons, puis des pommes, puis du riz et encore du mouton en soupe, pour fêter l'Id. Il nous informe que tous les gens qui sont passés après lui par la plaine de Bagram, donc après nous, se sont fait arrêter. Ça fait plaisir. C'est pour cela peut-être que la relève n'arrive pas. *[Je constate ici que dans l'intervalle de deux pages du journal, je reparle de la plaine de Bagram, et des risques! La tension a commencé à relativement augmenter face au départ qui se rapprochait. La traversée de la plaine a été en effet un moment particulièrement dangereux et pénible du voyage d'aller.]*

Journée calme avec visite au tailleur du coin qui va nous faire des habits pour notre retour. J'ai reçu une magnifique toque de renard *[ou de loup]* de Sher Jan. C'est splendide. Le soir, on dort sur la terrasse où on a attendu tant de jours à l'aller. Ça fait un vieux pincement au cœur. Lever de lune sur la colline, supermidable *[!!!]*

Peu dormi.

19.09

Départ vers 10 heures, après un petit déj et la rencontre avec le maire de Faizabad, un homme longtemps torturé par les Russes. On fait un super voyage à cheval, on passe par le village de Feda, on escalade des collines impressionnantes. La vue est plus que fantastique. Tous les tons de beige, d'ocre, de brun sont représentés. Les aires de battage sont en pleine activité. Saricoul, superbe village vu lors de notre passage en juillet nous accueille. Aire de battage surplombant la rivière, beauté à couper le souffle. Il y a un petit vieux complètement sourdingue dont la tête ressemble à un personnage de dessin animé. On ne s'arrête pas à Dega où Abdul Ahmad nous quitte. Nous continuons avant la nuit vers Shel-i-Khurd. Les autres étaient un peu inquiets, faute de nouvelles. Ils sont allés visiter la position *dachaka* au-dessus du village avec Nasir qui a effectué des danses pour eux!

«Les femmes ne touchent pas la main des Khomeinis!»

20.09

Reboulot à l'hôpital avec tous les autres. Tout va bien, rien de spécial, si ce n'est la gueule de Philippe qui est de plus en plus désagréable à voir. Il engueule même Émile maintenant. Les repas sont toujours les mêmes. On va partir dans quelques jours voir le Khomeini, plus haute personnalité religieuse du Badakhshan.

21.09

Vaccination des enfants de Shel-i-Khurd, tout se passe bien, environ cinquante petits vaccinés. Abdul Ahmad n'est pas là, il repart souvent d'ici. Il a dû aller gérer une dispute de territoires dans son village. Quand Bassir est absent, il règle des affaires courantes avec autorité.

22.09

Un homme se présente avec une horrible tumeur au pied. Il va falloir l'amputer. On consulte les bouquins, on ne va pas faire ça avant vendredi. On va commencer par le mettre sous antibiotiques, et après on verra plus clair! Ce n'est pas récent, et ça attendra notre retour de chez le Khomeini!

Vers 16 heures, on est prêts, et on part en catimini *[Pour des questions de sécurité, il valait mieux être des plus prudents, car on allait traverser une zone proche des Russes.]* Marjolaine et moi sommes à cheval. J'ai celui d'Abdul Ahmad. On descend jusqu'à Palang Dara, où on se pique quelques galops fort agréables. Les chevaux sont en forme, nous aussi. La *kalakov* me tape dans le dos, ma toque s'envole, on rigole tous ensemble, on est heureux. Philippe tire la gueule une fois de plus! Émile et Abdul Ahmad se tiennent par la main, amitié et complicité en Afghanistan. On marche toute la nuit. La lune se lève, superbe et pleine. On s'arrête chez Fazleddin, à Dowa, joli village tout brillant sous la lune. On soupe avant de repartir. On nous a trouvé des clopes. Les commandes de Faizabad n'arrivent plus très facilement. On repart sous la lune, on marche, marche, marche. Abdul Ahmad est avec moi. On parle, il est gentil et tendre. Il s'arrête dans les coins un peu ombragés pour me faire une bise, très pudique. *[La lune était si forte qu'elle éclairait tout puissamment.]*

On arrive vers minuit dans un autre village. Musique, melons, thé et danse nous accueillent à la mosquée. Marjolaine reçoit du commandant du coin une superbe toque de renard.

23.09

On arrive vers trois heures au village du Khomeini. On s'installe dans une maison d'hôtes et on s'endort comme des souches. Sept heures de cheval, ça fatigue bien quand même. Cinq heures, debout avec les mudjs. qui font la prière. Huit heures, on voit le Khaïs *[ce Khomeini]*. Il nous offre du melon, et un super manteau *chakhman*, en laine. *[Je ne trouve plus la signification de ce mot.]* Discussion très formelle et un peu pincée où l'on manque de s'endormir à plusieurs reprises. Ensuite repos, puis visite à des femmes malades, et redépart. Marjolaine veut tendre la main au Khomeini, mais celui-ci lui tend un bout de la manche vide de son manteau! Les femmes ne touchent pas la main des Khomeinis!

Marche super rapide dès 14 heures pour retourner chez nous. Nous nous arrêtons chez le père de Fazleddin pour dormir.

24.09

Départ 6 heures du mat, à cheval, des galops fous! On fonce les quatre comme des bêtes, c'est absolument fantastique. Émile finit par tomber, ses rênes ayant cassé! Heureusement pas de mal. On arrive vers 9 heures à Shel-i-Khurd pour travailler. Beaucoup de gens nous attendent. Bon travail toute la journée. Sher Jan et les *mudjs* ont reçu ordre de partir au combat. Les *mudjs* nous abandonnent tous. Je suis bien inquiète pour eux. Une *amaliaat [opération chirurgicale]* se prépare pour cette nuit.

25.09

Nuit mouvementée. Peu dormi… et si mes amis se faisaient tuer? Midi à la rivière et voilà Paul qui arrive! Fourbu mais content. Longues discussions. Il estime qu'Émile doit repartir à Teshkan. Émile est très malheureux ainsi que Marjolaine. On discute ++++ et finalement je les persuade de partir les deux ensemble. Ce sera mieux.

26.09

Émile est morose, l'ambiance avec Paul et Philippe est désagréable. Deux clans se forment, nous trois et les deux qui tirent la gueule.

27.09

Pir-i-Bassir est venu. Commandant de Sundara, super sympa. Il m'offre son manteau, un manteau extraordinaire *[Je le porte ici chaque hiver.]* Bonne journée. Je fais une intervention d'un panaris que je finis à la lampe à gaz! Pir-i-Bassir et Abdul Ahmad dorment avec nous.

28.09

Opération d'un kyste énorme chez un enfant de douze ans. Marjolaine et Émile sont partis vacciner dans les villages avoisinants, ils reviennent le soir.

29.09

Épidémie mystérieuse à Khami-a-Fis et Khamimir. Paul et Philippe partent faire une enquête de santé. Rien de spécial ici. Abdul Ahmad rentre se reposer quelques jours, il est crevé. 18h30, on mange. Les garçons ne sont pas encore rentrés. Abdul Ahmad arrive essoufflé. Il a reçu une lettre de Chashma-i-Bed, à sept heures de marche d'ici, une femme dont l'accouchement se passe mal. On décide de partir. Arrivent Paul et Philippe qui nous déconseillent de partir etc. Discussion assez orageuse, on part quand même, Marjolaine et moi à cheval, Émile à pied.

[Ce passage retient mon attention! Effectivement, je pense que Paul avait raison de vouloir nous convaincre de ne pas partir! La situation se présentait difficile, et nous n'avions presque aucune expérience pratique dans ce domaine! Je pense que les tensions des jours précédents nous ont d'autant plus poussés à nous opposer à Paul! Nos mésententes nous empêchaient de voir les risques et les dangers extérieurs, bien réels eux.]

(à suivre)

Viens, femme, te rasseoir sur le banc...